

Patrick Humair

Infiniment vivant



Patrick Humair

Infiniment vivant

© Patrick Humair, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-8832-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Métro, boulot, lol, dodo

Six heures. Le réveil déchire le silence d'un vrombissement impitoyable. Damian grogne, enfouissant son visage dans l'oreiller, tentant de grappiller quelques secondes de sommeil. Une partie de *League of Legends*¹ enflammée avec ses potes européens en appelant une autre, la soirée s'était étirée jusqu'à des heures indécentes. Il savait que c'était une mauvaise idée ; l'adrénaline et les rires partagés l'avaient gardé éveillé trop tard. Maintenant, il va en payer le prix : tête lourde, yeux fatigués. Entre le stress du boulot et son besoin d'évasion, le *gaming* est devenu son refuge, une façon de décompresser.

Avec un soupir résigné, il tend une main à l'aveugle pour faire taire l'alarme. Levé, il se dirige vers la machine à café. Il se traîne jusqu'à la cuisine exiguë de son appartement, enclenche l'appareil et attrape un mug. Premier café : noir, brûlant, sans sucre. La caféine coule dans ses veines comme un léger électrochoc, insuffisant toutefois pour dissiper la brume qui flotte encore dans son esprit. L'odeur amère emplit l'appartement qu'il loue près de Grand Central. Un espace fonctionnel, bien situé, mais neutre. Il n'a jamais vraiment pris le temps d'y mettre sa touche personnelle, trop absorbé par son travail.

Sous la douche, l'eau glacée mord sa peau pour l'arracher définitivement au sommeil. Face au miroir brouillé d'humidité, il observe un instant son reflet : ses traits sont tirés, sa barbe naissante.

Il a posé ses valises à New York en mars, il y a six mois, et il a encore du mal à réaliser qu'il vit ici. Il passe une main dans ses cheveux humides, attrape son uniforme constitué d'un costume gris foncé, d'une chemise blanche impeccable, d'une cravate légèrement dénouée : la rigueur du monde de la finance, tout en restant cool.

Un deuxième café s'impose, qu'il avale en quelques gorgées. Il n'a pas le temps de petit-déjeuner. Il prendra quelque chose en route, sûrement un croissant trop cher et un jus d'orange près du bureau. Il enroule son écharpe autour du cou, jette un dernier coup d'œil à son appartement minimaliste, un canapé, un bureau, des cartons non déballés et claque la porte derrière lui.

New York l'accueille avec son tumulte matinal. Dehors, la ville s'éveille. La lumière du matin baigne les façades de verre et d'acier, l'air est chargé du bourdonnement lointain des klaxons et des conversations pressées. Grand Central n'est qu'à quelques minutes à pied. Il descend les marches du métro,

s'engouffre dans la foule compacte de travailleurs, des visages fermés, les regards rivés sur leurs écrans. Un rapide coup d'œil à sa montre, lui confirme qu'il est dans les temps.

Il entre dans un wagon bondé. L'odeur de café, de journaux froissés et de parfums sature l'air confiné. Entre un cadre vissé à son *smartphone* et une étudiante absorbée dans un livre, Damian laisse son esprit divaguer. Il repense à son ancienne vie en Suisse, à la rigueur froide de la banque privée, au calme feutré des bureaux de Genève. Ici, tout est plus rapide, plus brutal. New York ne pardonne rien.

Expatrié dans l'une des plus grandes capitales financières du monde, il a quitté une carrière stable en Suisse, où il travaillait pour une banque de renom, pour intégrer AM Funds Capital, l'un des plus gros gestionnaires d'actifs de New York. Gérant junior, il est encore loin des hautes sphères, mais il a une pression qui écrase déjà ses épaules. Il doit faire ses preuves, montrer qu'il mérite sa place parmi les requins de Civic Center, le quartier où il passe ses journées.

Dans une demi-heure, il sera assis devant son bureau, immergé dans les courbes des marchés, les tableaux Excel, les mails urgents. Une autre journée commence, identique aux précédentes.

Damian pousse la porte de l'immeuble et s'engouffre dans le hall marbré d'AM Funds Capital. L'air climatisé lui arrache un frisson alors qu'il rejoint les ascenseurs d'un pas rapide. Le bruit étouffé des conversations, des talons frappant le sol et des téléphones qui sonnent déjà en arrière-plan lui rappelle que la machine est en marche.

Au 20^e étage, les portes s'ouvrent sur un *open space* baigné de lumière artificielle. Il traverse le couloir et passe devant l'accueil où Serena, la secrétaire de direction, est déjà installée derrière son bureau en verre, une tasse de café fumante à portée de main. Elle lève la tête et lui adresse un sourire.

— Bonjour Damian !

C'est un bon signe. Serena sans café est une forteresse imprenable. Il lui répond et se surprend à sourire en retour, plus détendu qu'il ne l'aurait cru. Elle est l'une des personnes clés du service ; rien ne passe sans elle, et surtout pas les notes de frais.

Damian poursuit son chemin jusqu'à l'espace réservé à son équipe. Il aime

arriver tôt, avant l'agitation, avant que les *traders* et les gérants ne s'échauffent et que les discussions ne fusent. Il dépose son attaché-case près de son écran, enlève sa veste et attrape les journaux du matin empilés près de la machine à café. Il s'installe et commence à parcourir les pages. Les marchés européens sont déjà bien engagés ; les indices de Londres et de Francfort donnent le ton de la matinée. Par réflexe, il jette un œil sur le SMI et le SPI, les deux indices phares de la Bourse suisse. Un vieux réflexe, un peu chauvin peut-être, mais il n'a jamais vraiment coupé le lien avec son pays d'origine. Le marché helvétique est plus petit, plus stable, souvent sous-estimé par ses collègues américains, mais il sait que certains titres cachent de belles opportunités. Il repère les principaux mouvements de la nuit, compare avec ses projections de la veille. Les premiers courriels arrivent, les notifications s'accumulent sur son terminal Bloomberg.

Le bureau commence doucement à s'animer. Damian lève les yeux de son écran lorsqu'il entend William arriver. William, son chef, gérant de fonds senior, est un Britannique à l'ancienne, toujours impeccable dans ses costumes trois-pièces taillés sur mesure. Il a ce flegme britannique qui le rend inébranlable, même quand les marchés s'effondrent. Une encyclopédie vivante de la finance, capable de réciter les grands krachs boursiers comme d'autres citeraient des poèmes. Il a tout connu : la crise mexicaine de 1994, la crise asiatique de 1997, l'effondrement des obligations russes en 1998, l'écclatement de la bulle Internet en 2000, la crise des *subprimes* en 2008 et, bien sûr, la crise grecque de 2010, qui a fait trembler toute la zone euro.

Il y a une histoire que tout le monde connaît ici : William travaillait au World Trade Center le 11 septembre 2001. Ce jour-là, par un incroyable coup du destin, il avait raté son train et était arrivé en retard. Il a perdu des amis, des collègues, des mentors dans l'attentat. Il n'en parle presque jamais, sauf lorsqu'il veut rappeler aux jeunes loups que la finance, ce ne sont que des chiffres. Ce qui compte, ce sont les gens.

Damian l'a entendu le dire une fois, d'un ton calme, presque détaché. Comme une vérité froide, évidente. À ce moment-là, Damian a pensé à Camus, à cette phrase qu'il avait lue dans *L'Homme révolté*, ou peut-être dans *Le Mythe de Sisyphe*, qu'un seul événement suffit parfois à faire basculer toute une vie. Que le monde est beau, mais sans recours. Injuste, mais sans haine. Et que l'homme, pour ne pas sombrer, doit inventer sa propre fidélité, à ce qui compte vraiment. Depuis ce jour, William n'a plus jamais perdu son temps avec ce qui ne compte pas.

Derrière William, Nicola débarque, un café XXL dans une main, un téléphone dans l'autre. Australienne expatriée à New York depuis plus de quinze ans, elle est gérante et bras droit de William. Une femme à un tel poste, ce n'est pas courant, même si les choses changent peu à peu. Nicola ne se laisse pas marcher sur les pieds. Elle a ce caractère bien trempé typique de son Queensland natal, où elle a grandi entourée de frères et de requins (au sens propre). Elle pense vite et agit encore plus vite. Pas le temps pour les excuses ou les hésitations. Ses collègues masculins ont appris à ne jamais la sous-estimer. Quand elle parle, c'est tranchant comme une lame de rasoir. Elle a prouvé qu'elle valait largement tous les autres, parfois plus. Et elle n'a aucun problème à le rappeler si quelqu'un tente de l'ignorer en réunion. Malgré son côté brut de décoffrage, elle a un grand cœur, et c'est souvent elle qui remonte le moral à l'équipe après une journée catastrophique. Avec un bon scotch *single malt* ou un *shot* de tequila, selon l'humeur.

Enfin, il y a Stefania, assistante de l'équipe et véritable New-Yorkaise. D'origine sicilienne, elle a grandi entre Little Italy et Brooklyn, bercée par l'odeur des pâtes fraîches et des épices importées d'Italie. Ses grands-parents ont traversé l'Atlantique après la Seconde Guerre mondiale, à la recherche d'un eldorado américain qui ne s'est jamais vraiment présenté. Mais son père a bâti son rêve, brique après brique, et tient aujourd'hui l'une des meilleures épiceries fines italiennes de la ville. On dit aussi qu'il fait le meilleur pastrami de New York. C'est devenu une blague au bureau : chacun a une anecdote sur cette fameuse boutique où ils ont été « forcés » par Stefania d'aller goûter le sandwich. Stefania est une boule d'énergie, toujours au courant de tout ce qui se passe au bureau. Si quelqu'un a un problème avec la paperasse, elle est la clé : elle gère les plannings, les notes de frais, les réunions... et, accessoirement, elle est la seule à connaître tous les potins de l'entreprise.

Neuf heures, le *New York Stock Exchange (NYSE)*² ouvre ses portes, et avec lui, l'agitation qui rythmera la journée de Damian. Même s'il n'est pas *trader*, un rôle bien plus nerveux et brutal, la gestion d'un fonds obligataire reste un exercice délicat. Pas de place pour l'erreur. Les écrans s'illuminent, les courbes des indices se mettent à bouger frénétiquement, et tout le monde dans la ruche moderne d'AM Funds Capital entre en mode « *battle station* »³. Stefania s'agite déjà au téléphone avec le *middle-office*⁴, réglant un problème de confirmation d'ordre passé la veille. Nicola, un café à la main, consulte les *spreads*⁵ de crédit,

tandis que William, fidèle à lui-même, reste impassible, les yeux fixés sur son écran.

La matinée défile rapidement et, sur le coup de treize heures, vient une courte pause. Il n'y a pas de repas prolongé dans ce métier. Damian attrape un sandwich beaucoup trop cher et un café brûlant. Souvent, le repas se transforme en réunion informelle. Parfois, il déjeune avec Nicola et Stefania, parfois avec d'autres gérants d'AM Funds Capital. Le but ? Échanger des *insights*⁶, partager des rumeurs de marché et se tenir informé des derniers mouvements. Aujourd'hui, il déjeune avec un analyste obligataire de la division recherche qui lui explique pourquoi il pense que certaines obligations d'entreprises européennes deviennent trop risquées. Damian prend note, il faudra peut-être ajuster sa position.

L'après-midi se poursuit à un rythme soutenu, jusqu'à seize heures, annonçant la clôture des marchés, mais c'est loin d'être fini. La Bourse ferme, mais le travail continue. Certaines positions restent à surveiller, les réunions internes s'enchaînent, et il y a toujours des mails de dernière minute.

William termine généralement ses journées en passant en revue les courbes historiques et les scénarios long terme, tandis que Nicola s'arrange pour obtenir les dernières infos de *traders* qu'elle connaît bien. Stefania, elle, traite les dernières urgences administratives et gère les différents plannings. Damian, quant à lui, se sent vidé mais satisfait. Une journée sous tension, mais aussi la sensation d'avoir tenu bon.

Dix-huit heures trente, la fin approche. Damian a terminé ses rapports, ajusté les portefeuilles, et même passé quelques appels de dernière minute. Le rythme effréné commence à ralentir, et une légère sensation de soulagement s'installe. Alors qu'il se lève pour ranger ses affaires, il jette un coup d'œil à ses collègues.

— Eh, qui est partant pour un verre ? demande-t-il, brisant la lourde concentration qui règne dans la pièce.

Il sourit, l'air détendu, mais dans ses yeux, on sent la fatigue accumulée. Un petit verre pour décompresser avant de retrouver la solitude de son appartement ne lui fera pas de mal.

Nicola relève la tête de son écran, où des graphiques complexes se dessinent. Elle fait un petit geste de la main pour écarter les cheveux qui lui tombent sur le visage, un sourire en coin.

— Un verre, pourquoi pas ? répond-elle avec son accent australien distinctif, une lueur d’amusement dans ses yeux. On mérite bien ça après une telle séance.

Stefania, assise derrière son bureau, tape furieusement sur son téléphone avant de lever les yeux et de sourire à Damian. Elle a l’air bien plus détendue que d’habitude.

— Ah, j’en ai bien besoin. Un verre pour oublier les chiffres !

Elle se lève et attrape son sac.

— C’est juste à deux pas d’ici, non ? interroge-t-elle.

Damian hoche la tête, heureux que l’invitation ait trouvé écho.

William, quant à lui, est plus réservé. Il relève les yeux de son bureau et, dans son ton toujours un peu sérieux, répond :

— Je vous accompagnerai bien, mais j’ai promis à Clarissa que je ne rentrerais pas trop tard ce soir.

Il hésite un instant avant de sourire légèrement.

— Une autre fois, peut-être.

Les trois collègues acquiescent en silence. Le gérant senior, avec ses années d’expérience, préfère toujours le calme du foyer après une journée de travail.

Le pub irlandais du quartier n’est qu’à quelques rues. Les trois collègues sortent de l’immeuble d’AM Funds Capital, un peu plus détendus. Les bruits de New York se mélangent à leur conversation de fin de journée, et l’air est encore assez chaud pour le début de soirée.

Le pub, le *Old Mates Pub*, est une institution du quartier où les pintes coulent toujours à la perfection. L’endroit dégage une atmosphère chaleureuse, avec ses murs en bois sombre, ses étagères pleines de bouteilles de whisky et ses vieilles affiches de concerts irlandais. À l’intérieur, la lumière tamisée et l’odeur de frites fraîches et de bière en mousse créent une ambiance intime, presque familiale.

Ils s’installent à une table près du bar. Stefania commande une bière brune, Nicola prend une pinte de *Pale Ale*, et Damian opte pour un whisky écossais, un peu plus fort que d’habitude pour détendre les muscles encore tendus par la journée.

— C’est dingue comme un simple verre de bière peut faire toute la différence

après une journée pareille, sourit Stefania, levant son verre.

— Tu as raison. C'est une vraie récréation, ajoute Nicola en prenant une gorgée.

— Et puis, ce quartier, c'est le meilleur endroit pour ça, affirme Stefania.

Damian hoche la tête, appréciant la tranquillité de l'endroit, loin des écrans, des graphiques, des chiffres qui défilent. Ce genre de moment fait écho à un sentiment de liberté qui lui semble presque irréel. Le murmure des conversations autour d'eux s'ajoute à l'atmosphère du pub, et pendant quelques instants, tout semble s'arrêter.

Les trois collègues commencent à se détendre véritablement, se laissant emporter par les anecdotes et les petites piques amicales. Stefania raconte un conflit avec un client de Little Italy, Nicola fait une blague sur un analyste qu'elle connaît, et Damian, plus calme, s'amuse à écouter. Il se surprend à rire, à oublier un instant son quotidien de financier. C'est un autre Damian qui se réveille dans ce pub, sans costume, sans pression, juste un homme parmi d'autres, dans un quartier qui semble tout à coup plus chaleureux, plus humain.

Le temps passe. Une heure, peut-être deux. Le pub s'est rempli un peu plus. Damian et ses collègues sont toujours là, à parler de tout et de rien. C'est une pause, une vraie. Et dans cette atmosphère presque festive, la distance entre eux s'amenuise.

Les conversations s'éteignent progressivement. Les rires se font plus discrets, les verres plus vides. Il est tard et l'obscurité a remplacé la lumière dehors. Nicola, qui n'avait cessé de parler avec animation, regarde sa montre et soupire.

— Eh bien, il est temps de rentrer. On va encore être morts demain si on reste plus longtemps.

Elle se redresse, le regard légèrement fatigué, mais satisfait.

— Un autre verre, peut-être ?

— Non, je crois que c'est suffisant pour moi, lâche Damian.

Stefania répond avec un sourire désinvolte.

— J'ai une énième réunion demain matin avec un client. Je veux être d'attaque pour ça, on ne sait jamais.